

et affectent l'indifférence et le dédain devant la foule ?

Ah ! c'est que ces malheureux se préoccupent de l'opinion ; c'est qu'ils ont le souci de se montrer crânes, braves ou plutôt bravaches ; c'est qu'ils jouent un rôle, que le prétoire est leur tréteau et le journal leur orchestre. Qu'on supprime la publicité des enquêtes, qu'on mette un terme aux sots racontars des journaux, et les coupables, sachant que leurs propos seront ignorés du public, que leur masque sera inutile, cesseront de poser et d'être un objet d'admiration ou d'envie pour les détraqués qui suivent anxieusement les péripéties des enquêtes et qui voudraient être dans la peau de ces héros du jour dont on s'occupe à l'exclusion des affaires publiques.

Voilà comment le crime devient contagieux ; voilà comment s'établit le contact entre les criminels, partie pourrie, et la foule, partie saine. Tous les crimes, sans exception, sont des cas pathologiques, cela est aujourd'hui avéré. Il faut donc se garder de provoquer chez les malheureux prédisposés au crime l'éclosion de leur fureur, et le meilleur sinon l'unique moyen d'atténuer le mal, d'en réduire les effets à la plus minime proportion, c'est de ne pas illustrer les assassins en les plaçant sur le piédestal que l'on refuse souvent aux bienfaiteurs de l'humanité.

HENRI ROULLAUD.

## Des demandes en mariage

Dans ces temps évolutionnaires où l'on met toutes les anciennes coutumes et idées en question, ne serait-il pas à propos de se demander s'il est juste et raisonnable que seul l'homme ait le droit d'afficher ses prétentions et ses désirs de choisir un compagnon de route dans le chemin de la vie.

La convention mondaine qui veut que le privilège de faire une demande en mariage soit accordé uniquement à l'homme, est un reste des coutumes des primitifs, nos ancêtres. Il y eut un temps où la femme était considérée comme un animal de plaisance ou de servitude dont le troc était courant.

Le prix de l'être féminin variait avec les peuples et les pays, de la valeur d'un bœuf dans certaines contrées à celle d'un troupeau dans d'autres ; ou bien l'homme était obligé pour se procurer une femme de la voler ou de s'en emparer comme trophée d'une victoire.

La bible accorde fort peu d'importance à la femme, de fait on ne l'y voit guère figurer que comme un être impur ou un instrument de péché. Les Grecs, si je ne me trompe, mettaient en doute la possibilité qu'elle eut une âme. Il est certain que le Koran lui refuse l'immortalité. Un concile de pontifes chrétiens débattit longuement pour décider si la femme a une âme ou non ; heureusement la majorité des docteurs fut pour l'affirmative.

Et cependant les siècles allèrent accordant de plus en plus de privilèges et de prérogatives aux mères de nos enfants, jusqu'à ce qu'aujourd'hui on admet dans plusieurs pays que la femme a des droits identiques à ceux de l'homme. Le droit au travail, chose assez curieuse, on le lui a toujours donné, même on lui en a fait un devoir, sauf à lui en refuser la récompense. Le droit à l'éducation, notre siècle le lui accorde maintenant, au moins

théoriquement, car les hommes ne sont pas tous du même avis sur ce point, témoin les galants jeunes gens d'Oxford, où une émeute de la part des étudiants n'a été prévenue que par le rejet d'une résolution tendant à donner le droit aux étudiantes de suivre les cours de cette université.

Les États-Unis, l'Australie et dans certains cas l'Angleterre accordent le droit de vote aux femmes et vont même jusqu'à leur confier des positions dans la gérance de la chose publique.

Maintenant, pourquoi la société s'obstinerait-elle à penser mal d'une jeune fille qui demanderait en mariage un jeune homme dont elle désirerait la compagnie comme époux ? Est-ce que le mariage n'est pas un acte aussi important dans la vie d'une femme que dans celle de l'homme ? Est-ce que dans la suite du ménage la femme n'apporte pas une part de travail, de veilles et de responsabilités aussi grande que celle de l'homme ?

En fait, le mariage n'est pas uniquement chez l'homme une affaire d'impulsion et de passion. Cet acte est souvent appelé, quand il s'agit du mondain, faire une fin. Pourquoi ? N'est-ce pas parce que instinctivement tout autant par raisonnement on arrive à trouver que dans le mariage seul est la stabilité, le confort et la satisfaction que l'homme cherche à se donner dans le cours de la vie. Lorsqu'il sent que la fougue de ses passions a jeté le trop plein de sa vitalité, l'homme voit dans le mariage le *home* tranquille et paisible qui convient au déclin de son existence ; par ce fait même, si par hasard, il confère une faveur, il entend, certes, en être grassement payé.

En fait le mariage est pour la femme le but de l'existence, la fin de sa vie, et, prête à sacrifier de bonne heure les jouissances de sa liberté d'action, elle cherche autour d'elle quelqu'un qui voudra bien lui faire partager son sort. Prête à partager les souffrances et les déboires aussi bien que les joies et les succès, elle apporte son amour, son travail et son expérience comme quote part dans le coût du maintien de la famille. Ne donne-t-elle pas autant que l'homme qui fournit le contingent pécuniaire.

A eux deux, l'époux et l'épouse forment un tout complet, une famille qui perpétue les caractéristiques des ancêtres, et donne à la société des citoyens dont les actes seront utiles ou nuisibles, suivant que l'accouplement aura été heureux ou mal assorti.

L'homme a le loisir de choisir, de préférer, s'il n'est pas satisfait de ce que son entourage lui offre, il n'a qu'à vouloir et il cherche dans un autre milieu, certain qu'il est d'être toujours bien accueilli en sa qualité d'homme en quête d'une épouse.

La femme, qui est plus perspicace que l'homme dans l'étude des caractères du sexe opposé, devine vite de qui elle aimerait se voir rechercher. Souvent elle sent auprès d'elle un homme qui la désire et dont les tendances et les idées lui conviendraient ; mais lui, trop timide pour se déclarer, elle le voit s'éloigner sans pouvoir lui laisser voir qu'il serait agréé. Finalement, la crainte, l'amour-propre fait accepter à la femme le premier parti qui se présente et elle abandonne sa vie à un homme qu'elle respectera peut-être, mais qu'elle n'aimera jamais. Ce sera par un pro-lige de force de volonté qu'elle supportera la chaîne que la société l'a forcée de se forger ; quand, pourtant, un peu

de bon sens, un peu de réflexion de la part du prochain, aurait favorisé l'union de deux êtres destinés à un bonheur commun et séparés par la niaise routine des conventions sociales.

A ce jeu, la société a gagné le spectacle des mariages désunis, des vies mensongères dont les turpitudes n'en sont que mieux connues quand elles sont plus secrètes.

Si l'œuvre qu'entend poursuivre le TRAIT D'UNION avait pour résultat la disparition des préjugés mondains contre les propositions réciproques des parties intéressées dans l'accomplissement des unions conjugales, un service signalé aura été rendu à la société.

B\*\*\*

## CLUBS DE JEUNES FILLES

Les quelques remarques que je faisais la semaine dernière, à propos d'un club de jeunes filles dont on avait annoncé la formation prochaine, ont été cause que ma correspondance a considérablement augmenté de volume. J'ai reçu treize lettres à ce sujet. Les unes me disent que le projet est excellent, qu'on devrait y donner suite, que la chose sourit à une foule de jeunes filles ; les autres approuvent bien le projet, mais le trouvent d'une exécution trop difficile et me demandent comment il faudrait s'y prendre pour arriver à établir un pareil club ; trois autres enfin sont loin d'abonder dans le même sens, la treizième surtout me sert une râclée qui n'est pas de paille, je ne vous dis que ça ! Ma foi, charmante Pauline, si vous traitez les garçons de votre connaissance comme vous le faites dans votre lettre, il n'y a rien de surprenant à ce qu'ils s'éloignent de vous. Ce n'est certainement pas la manière de les attirer. A vous entendre, ce sont tous des chenapans qui ne valent pas même la peine qu'on se donne le moindre trouble pour eux. Vous vous trompez grandement, je vous assure, et toutes les jeunes filles ne partagent pas votre opinion. Il y en a une foule de bons garçons, bien établis, qui se conduisent bien, mais qui sont peu connus parce qu'ils sortent peu. Il suffirait de leur tendre la main, de les aider à vaincre leur timidité naturelle pour en faire d'abord de véritables amis et de bons maris pour plus tard. Et voilà pourquoi un club de jeunes filles serait utile en même temps qu'agréable. Voici les longues soirées d'hiver qui commencent, c'est le temps ou jamais de déloger les garçons qui vont se "cabaner" chez eux et ne voudront plus en sortir. N'est-ce pas que ce serait fort agréable d'avoir, deux ou trois fois la semaine, de petites réunions intimes où l'on pourrait causer, rire, danser, chanter, faire de la musique et que de choses encore ! Vous avez tant de secrets à vous pour plaire.

D'ailleurs les avantages d'avoir de pareils clubs sautent aux yeux. Ils sont en outre en si grand nombre qu'il serait trop long et superflu de vouloir les faire ressortir ici. Quant aux moyens à prendre pour fonder ces clubs, je ne vois là rien de bien difficile. Il s'agit simplement de réunir, à certains jours de la semaine, un groupe d'amis choisis avec soin. Aujourd'hui on se réunirait chez celle-ci, demain, chez celle-là. Un soir, on danserait, un autre, on jouerait aux cartes, une autre fois, on ferait de la musique. Enfin, mesdemoiselles, ce serait à vous à varier les amusements, car vous